

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Le métier d'écrire

Réjean Beaudoin

Volume 29, numéro 4 (172), août 1987

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31171ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Beaudoin, R. (1987). Le métier d'écrire. *Liberté*, 29(4), 110–114.

RÉJEAN BEAUDOIN

Le métier d'écrire

André Major, L'Hiver au cœur, Montréal, XYZ éditeur, «Novella», 1987, 77 pages.

C'est un homme dans la trentaine, tendre mais taciturne, faible et maladroit, las d'avoir vécu bien que non rassasié de ce que la vie pourrait encore, sait-on jamais, lui réserver, attentif aux chemins de traverse qu'a toujours empruntés son existence, assoiffé de changements mais retrouvant à chaque carrefour l'ombre acharnée de son destin comme un chien errant et pourtant fidèle. Il est écrivain et il cherche ce qu'il est dans la ville, dans les montagnes du nord, dans la tendresse et la violence retrouvées d'un quartier de l'est de Montréal où il a grandi. Il dessine les contours d'une œuvre patiente dans le sable des mots. Il marche, il erre, il flaire l'odeur troublante des chambres meublées et des gargottes à clientèle fixe, il épie les rumeurs des brasseries, pipe au bec, un journal déplié devant lui. Il dort furtivement d'un sommeil agité dans des Tourist Rooms, avant de traverser la nuit à lire jusqu'au petit jour rose qui l'appelle à marcher dans les rues désertes vers la première odeur de déjeuner. Il roule dans une Renault éreintée qui contient tout ce qu'il possède: quelques brassées de livres, des cassettes de musique enregistrée, une machine à écrire, un magnétophone et un havresac. Il vient de quitter femme et emploi. C'est le printemps.

Le soleil de mars promet tout ce qu'on veut en attendre.

Antoine — c'est son nom — n'a pourtant pas le rêve exalté des héros qui partent à l'assaut du monde. Trop d'expériences lui ont laissé un arrière-goût d'échec. Il n'est plus naïf, il n'est pas encore désabusé. Coupable? Pas davantage. Le train du monde comme il va a tout bonnement cessé de le faire courir. Il s'agit d'abord de reprendre contact avec soi-même, de consentir à cette marge où l'on s'est vu refouler, de remplir cette parenthèse où s'énoncera peut-être le corps d'un texte qui ne devrait plus rien à la glose où la meilleure part de sa vie lui semble avoir été confinée. Antoine croit donc que cette halte qu'il s'accorde va déboucher sur du neuf et qu'il est en train d'échapper au cercle clos de son passé pour entamer la partie inédite de ce qu'il lui reste à vivre, il se croit sur le point d'entrer dans le vif du sujet. Or tout se passe aussi — il n'est pas sans le remarquer avec inquiétude — comme si ce temps d'arrêt le remettait en présence d'êtres depuis longtemps oubliés et paradoxalement retrouvés avec chaleur.

Antoine vient de laisser Nicole avec qui il partageait sa vie depuis six ans, ou plutôt il vient d'être acculé par elle à prendre la décision de partir après une longue période de compromis infructueux. Le conflit tenait, selon lui, à la crise d'identité féminine de sa compagne entraînée par un commando rompu à la guerre contre le patriarcat. Au travail, Antoine perd la confiance de son patron, l'éditeur chez qui il dirigeait une collection littéraire qui périclité depuis qu'il a refusé le manuscrit d'un gros canon du féminisme local. Résultat: il a été relégué au service de production pendant que son poste était offert à une collègue idéologiquement mieux inspirée. Antoine a préféré rédiger sa lettre de démission et s'octroyer la liberté de faire le point, ce qui veut dire essayer de comprendre sa situation en s'engageant résolument

dans l'espèce de brèche pratiquée dans le tissu des habitudes qui s'attachent aux choses réglées. Le possible reste donc ouvert, et c'est tout entier dans cet espace du possible que se situe le déroulement du récit. Blessé mais disponible, lucide mais conservant un reste d'espérance, Antoine va jusqu'à se représenter son entreprise comme «un sauvetage spirituel» (p. 26), une «métamorphose» (p. 31), une «ascèse» (p. 37).

On aura reconnu chez Antoine un personnage de l'œuvre d'André Major. Son dernier livre, *L'Hiver au cœur*, est une nouvelle de 77 pages très denses, d'un jet net, d'un art accompli. Les procédés n'y sont jamais apparents, mais il faudrait chercher longtemps l'exemple d'une prose si efficace qu'on la dirait sans ruses, si transparente qu'on n'en voit pas le travail. Antoine, écrivain «fictif», ne se déplace jamais sans emporter Flaubert et Littré. Le récit qui le porte confirme le rapport ébauché entre le héros et le narrateur: «Ce qu'il avait essayé surtout de décrire, c'était un personnage à la recherche d'on ne savait trop quoi, le point de vue narratif se limitant à le décrire de l'extérieur, comme vu par une caméra» (p. 63).

Vers quoi se dirige la vie brisée d'Antoine? Où le mène cette dérive à laquelle il ne consent pas sans une certaine complaisance? Bien sûr le texte ne répond pas à la question qu'il soulève cependant pour en souligner l'évidente ambiguïté: croyant tourner la page d'un épisode douloureux de sa vie, cet homme revient en un sens au tout début de sa propre histoire, il en reprend à son insu le commencement escamoté, alors même qu'il s'applique à accomplir le terme d'un parcours dont il vient de rompre, croit-il, le cercle maléfique. A-t-il tort d'éprouver ce retour sur ses pas comme quelque chose d'inédit? Telle est la tension qui contient tout l'enjeu de son histoire et peut-être davantage celui de l'œuvre d'André Major. Le héros du *Cabochon*, premier roman de Major paru en

1964, s'appelait aussi Antoine, cherchait sa vérité entre le drame familial et les premiers frissons amoureux. C'était un adolescent qui venait de quitter coup sur coup le toit paternel et le collège classique pour partir en quête de lui-même et de l'œuvre à faire en se mettant d'abord à l'épreuve pour assumer les dures responsabilités de la vie: trouver une chambre, manger, payer le tabac et les livres, chercher un emploi. Il est difficile de ne pas lire *L'Hiver au cœur* comme la suite de l'aventure du même personnage quinze ans plus tard (dans le temps fictif des deux œuvres). Il se trouve dans des circonstances très semblables, et le lecteur éprouve la sensation de retrouver une vieille connaissance dont il avait perdu la trace et dont il est impatient de prendre des nouvelles, qui sont mauvaises, comme il s'y attendait. En revanche, l'homme est resté fidèle à lui-même et semble de plus convaincu d'y avoir gagné, quoi qu'on puisse en dire.

Il faisait trop beau pour rentrer où que ce fût. Trop beau, et il n'en revenait pas d'avoir si facilement rompu avec l'existence laborieuse et grise qu'il avait menée jusqu'à la veille. Cela lui paraissait incroyable et fabuleux, d'une beauté presque insupportable... (p. 23)

Quoi qu'il en soit, c'est beaucoup moins la rupture récente que la restauration d'un lien primordial qui remplit ce «déserteur» d'un tel sentiment. En un sens plus approprié, Antoine serait plutôt l'«anti-déserteur» exemplaire, aux antipodes de Momo et de ses semblables qui peuplent les *Histoires de déserteurs*. La véritable déchirure dans l'œuvre de Major se trouve dans la trilogie romanesque à laquelle il vient justement de mettre le point final par une autre nouvelle, *La grande nuit blanche**, parue peu avant la publication de *L'Hiver au cœur*. C'est dans cette perspective que le retour d'un personnage qui remonte au premier roman de l'auteur prend tout son sens. La tâche d'un personnage comme Antoine me

* Cette nouvelle fait partie du recueil collectif *Aimer*, Montréal, Quinze, 1986, pp. 7-22.

semble être de maintenir, en lui-même et dans l'organisation interne de l'œuvre, des voies de communication entre l'origine et le devenir, entre un passé amer et un besoin d'accomplissement. Le seul échangeur connu de cette sorte de trafic est vieux comme le monde, mais il n'a jamais cessé de le rajeunir. Ai-je donc omis de le dire? Il s'agit d'une histoire d'amour.